

SI C'ÉTAIT JÉRUSALEM



sous la direction de

MICHEL GAD WOLKOWICZ

et de **MICHAËL BAR ZVI**

Œuvre Alain Kleinmann

• EDITIONS IN PRESS •

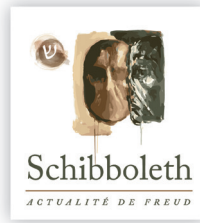
Si c'était Jérusalem



Si c'était Jérusalem

Hommage à Raphaël Draï, et à Benjamin Gross

Sous la direction de
Michel Gad Wolkowicz et de Michaël Bar Zvi



Marc-Alain Ouaknin, Georges Bensoussan, Frédéric Encel, Jean-Pierre Winter, Philippe Val, Cyril Aslanov, Shmuel Trigano, Sam Tyano, Dina Porat, Simon Epstein, Avraham B. Yehoshua, Daniel Sibony, Eliette Abécassis, Emmanuel Navon, Michal Govrin, Jean-Jacques Moscovitz, Jacques Tarnéro, Laurence Sigal, Eliezer Cherki, Francine Kaufmann, Yolanda Gampel, Eran Rolnik, Ilan Trèves, Marc Cohen, Michel Granek, Jocelyn Hattab, Claude Klein, Marc Nacht, Franklin Rausky, Viviane Chetrit-Vatine, Sophie Nizard, Esther Orner, Benny Lau, Richard Rossin, Danièle Brun, Monette Vacquin, Éva Weil, Eliezer Witztum, Claude Birman, Richard Prasquier, Michèle Lévy-Soussan, Emile H. Malet, David Mendelson, Yehouda Moraly, Yona Fisher, Philippe Allouche, Nicole Guedj, Laurent Munnich, Jean-François Bensahel, Freddy Eytan, Ahuva Barkan, Évelyne Chauvet, Daniel Draï, Rivon Krygier, Françoise Ouzan, Thibault Moreau, Varda Steintlauf, Michaël Jasmin, Meyer Habib, Emmanuel Jeuland, Patrick Bantman, Anat Zanger, Michel Zerbib, Ann-Belinda Preis, Didier Long, Benny Ziffer, Jacques Amar, Yaël Elkyess-Draï, Georges Gachnochi, Florence Heymann, Uzi Rebhun, Colette Leinman, Gideon Kouts, Bernard Kahane, Daniel Azoulay, Miriam Rosman, Raphaël Draï, Benjamin Gross, Michaël Bar Zvi, Michel Gad Wolkowicz, Art : Alain Kleinmann, Gérard Garouste, Moshe Kupferman, Ofer Lellouche, Menashe Kaddishman, Maurycy Gottlieb, Didier Ben Loulou, Ori Rossman, Sylvie Mehaudel, Jean-Pierre Lledo, Ron Havilio, Couverture : Alain Kleinmann



Avec le soutien de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah

www. **akadem**.org
le campus numérique juif



ULIF COPERNIC
Union Libérale Israélite
de France

ÉDITIONS IN PRESS

127, rue Jeanne d'Arc - 75013 Paris

Tél. : 09 70 77 11 48

www.inpress.fr

SI C'ÉTAIT JÉRUSALEM

ISBN : 978-2-84835-450-7

© 2018 éditions IN PRESS

Composition couverture et mise en pages : V. Heid

Tableau de couverture : Alain Kleinmann : *Si c'était Jérusalem*, 2018 ; © Alain Kleinmann.

Logo Schibboleth : Ofer Lellouche : *Schibboleth-Face-Profil*, 2011 ; Tempera sur papier de riz ; 51 x 36 cm ; Private Collection © Ofer Lellouche / Michel Gad Wolkowicz

Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite sans le consentement des auteurs, ou de leurs ayants droit ou ayants cause, est illicite (loi du 11 mars 1957, alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.

© Gérard Garouste ; © Ofer Lellouche ; © Alain Kleinmann ; © Michel Gad Wolkowicz ; © Didier Ben Loulou ; © Ron Havillio ; © Jean-Pierre Lledo ; © Sylvie Méhaudel ; © Menashe Kadishman ; © tel Aviv Museum ; © Marc-Alain Ouaknin.

LA DÉCISION



Ofer Lellouche : *Self portrait (détail)*, Oil on canvas, 182 x 132 cm, 2012,
Private Collection © Ofer Lellouche / Michel Gad Wolkowicz.

HOMMAGE À RAPHAËL DRAÏ ET À BENJAMIN GROSS ZAL

LA DÉCISION DE LA LIBERTÉ RESPONSABLE

MICHEL GAD WOLKOWICZ

Si c'était Jérusalem devait être introduit par les conférences de nos très chers **Raphaël Draï et Benno Gross**, penseurs puissants, passeurs exemplaires, grands hommes alliant constamment rigueur intellectuelle et exigence éthique, recherche constante de la vérité, vérité historique, vérité scientifique, vérité psychique. Plus encore : des maîtres qui ne s'y incarnaient pas, des modèles d'*étant*, eux qui ne prétendaient pas l'être. Des amis d'une fidélité absolue. Nous avons la fierté, et le bonheur que Raphaël ait accepté d'être le Président d'Honneur de Schibboleth – *Actualité de Freud* –, nul autre n'incarnant et n'inspirant mieux que lui notre démarche, et que Benno soit aussi présent et Membre dès l'origine de son Comité Scientifique.

Ce colloque se tient en leur hommage, dans **le lieu des lieux**, et témoigne de ce dont, différemment, ils incarnaient au plus haut ce que tente notre démarche, chacun des champs disciplinaires convoqué aiguisant et enrichissant les autres, chacun réétrangéréisé par le croisement des savoirs, l'indéfini des questionnements, évitant toute tendance à la réduction explicative, à la synthèse globalisante et résolutive, cette fameuse *weltanschauung* autrefois fermement dénoncée par Freud. Ces princes de l'éthique, de l'esprit et du cœur, l'intelligence liée à la gentillesse, au respect aimable et à la simplicité dans les relations, décidant l'exigence de vérité et de responsabilité, de pensée et d'action, incarnaient **la liberté responsable**¹, et le « **Et tu choisiras la vie** » sur le principe duquel ils auront écrit et vécu tous deux. « **Vaincre sa propre passion au nom d'une mission à laquelle il s'est voué** », écrit Freud à propos de Moïse. Au service du bien commun, à l'écoute de la Loi et de l'autre, y compris de l'autre en soi. Toujours avec une présence entière, un courage sans faille, et une énorme générosité. **Combattre, avec respect,**

1. Gross B. : *Un monde inachevé : Pour une liberté responsable*, coll. Présences du Judaïsme ; Albin Michel, 2007.

fermeté, mais sans excès, avec mesure, sans animosité, avec la force et l'exactitude de l'argumentation, et la précision des sources et des références. En convoquant l'éthique de l'humour, et d'une pensée dont les qualités d'élaboration et d'abstraction n'avaient d'autres buts que de se rapporter à la vie même, et d'en rappeler précisément aux utopistes le Réel.

Lorsque je rencontrais Raphaël – pour de vrai – en 2001 pour lui proposer de participer au Colloque *Shmattès, la mémoire par le rebut*, au MAHJ, ses *Topiques Sinaïtiques*² en préparation allaient constituer un sommet de son œuvre et de sa pensée. Il y décline, ainsi que me l'évoquait dans son témoignage Jean-Pierre Winter, comment la prière du *Shema*, « Écoute Israël », engage le rituel de fermer les yeux, la symbolise, un acte, un geste et un processus d'intériorité. Nous avons pris la décision de cette Rencontre en résistance au renouveau de la haine antisémite, de l'ostracisme, à une campagne politico-médiatique en France de désinformation, de détestation, de diabolisation d'Israël, à fin de délégitimation, autant de passages à l'acte éditoriaux, d'*unfauxrmation*, que le début de la deuxième intifada telle qu'elle était présentée, a considérablement activé. L'idée de réunir des universitaires, des intellectuels, des chercheurs, des praticiens, et des « schmatologues », de toutes origines et de tous horizons, grand public, et de résister par le travail de mémoire, de culture, la *kultur arbeit* chère à Freud, le décidait immédiatement et sans conditions de place, de préséance, d'ego, qui prennent trop souvent le pas sur l'intérêt commun. Durant cette période difficile, il se rendait de sa propre initiative rencontrer les communautés isolées pour les informer, les soutenir. Suivit *La force du nom*³ au MAHJ puis à l'Université Hébraïque de Jérusalem en 2009, où il revenait d'un colloque de Rambam à Eilat où il aimait aller, le désert lui rappelant l'Algérie de son enfance et de son adolescence et surtout le site du Sinaï, lieu fondateur d'élévation.

Puis ce sera dans le cadre formalisé de Schibboleth – *Actualité de Freud* – fondée en 2008, pour toutes les Rencontres, colloques et séminaires, auxquelles il s'associera sans réserve et contribuera intensément, en passant en 2012 à l'Espace Rachi-Guy de Rothschild par une soirée-conférence Rambam à trois, Raphaël Draï, Shmuel Trigano et moi-même, animée par Michel Zerbib, sur *Figures de la haine d'Israël. Aux États du Symbolique*⁴ en juin 2014 qui s'est tenu à la Sorbonne dans le prestigieux amphithéâtre Liard, que nous avons conçu et préparé ensemble avec le professeur de Droit notre ami Emmanuel Jeuland, et auquel, déjà malade et fatigué, il avait tenu à assurer la conférence introductive. Il en était ému, il y avait soutenu sa thèse. Je l'étais aussi, seul à connaître son état, et les efforts surhumains qu'il avait consentis pour venir et prononcer sa conférence, et parce que j'étais fier d'être à ses côtés dans ce lieu mythique pour mon père qui s'y était rendu dès qu'il arriva en France de son *yiddishland* de Pologne (Tomaszow-Mazowiecki) pour écouter une conférence sans qu'il ne comprenne

2. Draï R. : *Topiques sinaïtiques*, vol. 1 à 5, Paris, Hermann, 2013.

3. Draï R. : « On nomme un enfant, qu'est-ce à dire ? », in Masson C. & Wolkowicz M.G. (dir.) : *La force du nom*, Éd. De Brouwer, Paris 2011.

4. Draï R. : « Le symbolique à la lettre ; sur le mot – code – « schibboleth » » in Wolkowicz M.G. (dir.) : *États du Symbolique, aujourd'hui – Depuis L'Homme Moïse et la religion monothéiste... en passant par Freud, Rothko, Appelfeld – Droit, Loi, psychanalyse*, Collection Schibboleth – *Actualité de Freud* –, Éditions In Press, Paris, 2014.

encore un mot de français. Plus tard, devant être hospitalisé le 21 mai, il n'a pu, malgré tout son courage et la force de son désir, assurer sa conférence au Séminaire Les Figures de la cruauté : « *De la Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen à la guillotine, ou l'inconscient de la Place de la Concorde. Aspects de la cruauté révolutionnaire* », que nous avons infiniment regretté de ne pouvoir publier, son dernier texte, expression et fruit d'une culture énorme couvrant la plus grande partie d'un savoir polydisciplinaire considérable, d'une curiosité sans limites, mêlant gravité et joie, intriquant une réflexion toujours plus approfondie, une rigueur en même temps qu'une mobilité psychique et intellectuelle impressionnante et une créativité rare. Ce qui ne l'empêcha pas le lendemain, entre IRM et ponction, de s'enquérir de la soirée. Malgré la terrible souffrance, l'incertitude, il était présent à ses proches, à l'autre, aux autres, il maintenait en éveil une lucidité, une conscience, un souci de vérité, d'analyse, de compréhension des processus tant singuliers que groupaux et institutionnels, endogènes et exogènes, tant psychiques et intimes qu'externes, des enjeux intellectuels, spirituels, moraux et politiques.

Il m'avait appelé : « Mischa, je ne peux plus écrire, ou si j'écris, c'est à l'envers ». Pensant à un accident vasculo-cérébral, je lui suggérai d'aller instamment à l'Hôpital Pitié-Salpêtrière, où on lui diagnostiquait le pire, lui le grand sportif de sa jeunesse qui n'avait jamais fumé. Nous avons commencé à parler avec des metteurs en scène de l'adaptation de sa pièce de théâtre *Le Procès de Jésus*⁵, à laquelle il tenait beaucoup, qui lui avait demandé beaucoup de recherches, et il travaillait sur la vie de Paul. Ne plus pouvoir travailler, être empêché d'écrire, était une catastrophe annoncée. Mais il me rassura : « *Bon, Mischa, on me met une épreuve, dure, mais on va se battre, convoquer toutes les forces de vie contre les forces de mort. On a des ressources !* » Dans les dernières semaines où son état s'était détérioré, montrant un courage et une dignité exceptionnels face à la maladie et à la souffrance, sous les traitements de choc causant de multiples syndromes, l'affaiblissant énormément, il m'attendait et il m'accueillait, comme il le faisait avec son autre grand ami Rav Ariel Messas, en me disant : « Ah Mischa, assieds-toi, mets-toi bien, de combien de temps tu disposes ? » Quand je lui répondais « 3/4 d'heure, 1 heure », il regardait sa montre et choisissait un sujet parmi les quelques-uns auxquels il avait pensé afin qu'on s'en entretienne, convoquant comme jamais je n'ai entendu quelqu'un d'autre être capable de le faire ainsi, les sciences politiques, le droit, la psychanalyse, la pensée juive, plus l'histoire, la peinture, la poésie et la littérature, le cinéma..., chacune de ses disciplines aiguisant et enrichissant les autres, chacune réétrangérée par le croisement des savoirs, l'in défini des questionnements. Il commençait ses conférences ou les échanges en disant « nous », « nous allons essayer de comprendre telle ou telle chose à laquelle nous sommes confrontés ». Il veillait à l'éthique du singulier autant qu'à celle de la communauté, petite ou grande que nous formions, du « nous » d'un universel du singulier, et non du nombre, du « on », du « quelconque ». Il ne se mettait jamais au-dessus, à part, tout en avançant, mais nous accompagnait ou nous guidait. Jusqu'à notre dernier *sitting* dans sa chambre à l'hôpital, il souhaitait par-dessus tout penser à deux, pénétrer, approfondir des questions fondamentales, toujours en suspens, à reprendre, **comme il l'avait fait du concept de « transfert héréditaire »**, élaboré par Freud,

5. Draï R. : *Le procès de Jésus* (théâtre), Hermann, 2014.

dans son texte sur l'antisémitisme de Baudelaire publié dans *Présence de la Shoah et d'Israël dans la pensée contemporaine – Nom sacré/nom maudit –*, donner un sens aux événements, à sa maladie, voire à sa mort qu'il fallait bien envisager. Il s'assurait jusqu'au bout de la santé de chacun, s'enquêtait de Sabina, des enfants, et de la préparation de notre colloque « *Si c'était Jérusalem* » qui se tiendrait six mois plus tard.

Schibboleth – *Actualité de Freud* – dans le sillage d'*Imago*, la première revue freudienne, se référant à l'éthique et à la méthode de recherche de vérité freudienne, réunit autour d'un projet commun un groupe d'universitaires, de chercheurs, de praticiens, et d'auteurs de référence qui, depuis leurs disciplines respectives (la psychopathologie et la psychanalyse, le droit, l'économie, l'environnement, la géopolitique, l'histoire, la philosophie, la sociologie et l'anthropologie, la linguistique, la sémiologie et l'analyse des discours et des images, des idéologies, la pensée juive et l'histoire et la théologie des religions, les sciences humaines, sociales, politiques et du vivant, fondamentales et biotechno-génétiques, le monde du travail et la vie quotidienne, la littérature et les arts plastiques et cinématographique..) : discerner l'état des langues et des faits de réalité, les signaux, les marqueurs et symboles d'une culture, des cultures, de l'avenir des illusions et des négations, les signes, les emblèmes des problématiques humaines et sociétales, des enjeux civilisationnels, des états du Symbolique, les manifestations du malaise, du rapport entre le singulier et le collectif, de les analyser comme des symptômes, et de mettre en œuvre une clinique du contemporain, qui soit dégagée autant que possible de la confusion des langues, en croisant recherches, œuvres et commentaires issus de sources et de filiations de pensée différentes, tout en se gardant de construire une théorie, une représentation du monde par trop dogmatique, essayant de retrouver régulièrement une capacité critique vis à vis de nos propres idéologies manifestes ou latentes, individuelles et collectives, c'est à dire une vue sur nos mouvements transférentiels. Schibboleth est un mot de passe, dans la Bible, chez Freud, un cri du cœur, de révolte, de rage chez Paul Celan, en hébreu un épi de blé symbole et fruit du travail de culture. Schibboleth – *Actualité de Freud* – est probablement devenu le groupe le plus important d'intellectuels actifs dans le travail de culture intriquant pensée conceptuelle, et décryptage du réel et des actualités, réunissant dans ses Rencontres Scientifiques en France, en Israël, et ailleurs, chaque fois un nombre aussi conséquent d'intervenants et de participants, de filiations différentes et de généalogies de pensée diverses. Un public fidèle et renouvelé. Les publications de Schibboleth – *Actualité de Freud* – sont des ouvrages de référence. Yad Vashem se propose comme co-éditeur en anglais et en hébreu de *Présence de la Shoah et d'Israël dans la pensée contemporaine*.

Ce grand Colloque International qui s'est tenu les 18-19-20 avril 2016 au Menahem Begin Heritage Center Jérusalem, intitulé *Si c'était Jérusalem, Ilou Haita zu Yerushalaim, If this was Jerusalem*, s'est inscrit dans la suite de la question du Sujet face au réel, et dans la transmission⁶, laquelle comme processus infini, un entre-deux qui fonde le Symbolique et en lequel s'inscrit le sujet dont l'identité, comme construction, échappe au défini, avec le refus d'oublier

6. Wolkowicz M.G. (dir.) : *Le sujet face au réel, et dans la transmission*, coll. Schibboleth – *Actualité de Freud* –, Éd. In Press, Paris, 2017.

l'enracinement de l'homme dans une réalité qui le précède et le place forcément dans l'ombre d'une lumière antérieure, dans une histoire qui le déborde et le renvoie à autre chose qu'à lui-même, la pensée humaine réagissant en réponse à une question qu'elle n'a pas elle-même formulée, sa participation dans l'interprétation et l'élaboration de l'application pratique de la loi rendant possible sa liberté. L'entreprise pour Freud de *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*⁷, reprise du geste de la *Traumdeutung*⁸, prenant à bras le corps la question de la vérité matérielle et celle de la vérité historique, sera une épreuve psychique – celle qui instaure le principe de réalité et l'exigence de se souvenir au fondement du travail de civilisation, et qui pose ensemble le roc de l'événement avec le fantasme comme articulation de la destinée humaine. L'effet Moïse participe au devenir-Homme et au progrès de la Geistigkeit, faisant travailler cette tension que l'Alliance produit. Il conduit sur la voie d'une indispensable transcendance pour que l'homme saisisse le sens de sa finitude et l'effort constant nécessaire pour la dépasser. Et c'est pour Freud l'aventure de l'humanité que chaque homme doit rejouer personnellement dans son destin. Il ne s'agit pas pour le jeune-poète-héros de prendre la place du père mais de faire en sorte que le meurtre du père soit ce devenir-de-l'homme, **le devenir-homme**. La lettre, comme la Loi, selon Lacan est ce qui constitue le sujet et où le Symbolique est convoqué comme ultime rempart à l'égard de la barbarie, combat entre des grands processus de désymbolisation du monde. Les exposés réunis ici n'ont pas vocation d'imposer une pensée mais d'autoriser le fonctionnement de la pensée, de favoriser un effet de stimulation plutôt que de suggestion. Que nous soyons des *wanderer*, des promeneurs analytiques, tout en « N'hommant » les choses : **une épreuve de vérité psychique**.

Raphaël s'était montré bien plus inquiet pour Sylvia son épouse adorée lorsqu'elle eut subi quelque deux années auparavant des problèmes bronchitiques que pour lui-même, et il se préoccupait de la transmission, de l'avenir de nos enfants et petits-enfants, de la communauté juive et de la France en débandade référentielle, morale, politique et symbolique, et bien sûr d'Israël, qu'il aimait tant. Toujours en mettant au-dessus de tout, la Loi, l'étude et la vérité au fondement de l'éthique. Il ne m'a jamais paru plus grand que lorsqu'il m'a raconté ses blessures de vie, ses blessures personnelles, les abandons, les trahisons, l'Exode, la chute et la conflictualisation nécessaire et douloureuse des identifications, lorsqu'il m'a confié ses angoisses qui l'empêchaient de dormir, la solitude la nuit à l'hôpital les derniers temps, lorsque le surdosage l'a rendu confus, luttant jusqu'au bout pour comprendre les processus en jeu, pour surmonter les résistances à l'analyse et les obstacles à la pensée rationnelle, faisant face à la réalité et à lui-même pour dégager les éléments les plus profonds de sa subjectivité qui risquaient d'altérer sa conscience et sa justesse d'évaluation, de discernement. L'idée de faire son *Alyah*, debout, à l'automne suivant, le soutenait, l'enthousiasmait. Les ponts, les liens, que nous avons tis-

7. Freud S. *Der Mann Moses und die Monotheistische Religion*, Gesammelte Werke, B15, S. Fischer Verlag, Vienne, 1938/*L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, Préface de Marie Moscovici, Paris, Gallimard, 1986.

8. Freud S. : *Die Traumdeutung* (1900) ; Œuvres complètes Psychanalyse – Volume 4, 1899-1900, *L'interprétation des rêves*, PUF, Paris.

sés ensemble depuis des années entre chercheurs, auteurs, et public, entre la France et Israël, concrétisent cette « montée ». Sa puissance de pensée, son intelligence bouleversante, sa détermination et son courage tant physique qu'intellectuel, impressionnants dans le combat pour la vérité, pour la défense d'Israël, contre la haine archaïque et la bêtise et l'envie incommensurable qui caractérisent l'anti-judaïsme, sa fidélité absolue, son intégrité morale, intellectuelle, spirituelle, en faisait une immense figure. Jusqu'à son dernier souffle il a été un Juste-lutteur, un *Mensch constantinois*, car nul autre plus que lui se battait pour l'unité, l'intégrité et l'élévation du peuple Juif, le *Am Ehad*. Il était fier de son passé de lutteur, de boxeur, d'haltérophile, sans jamais cesser de poursuivre son inlassable travail de culture. Il possédait ce que Freud dégageait du caractère juif dans *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, la consistance, la substance qui participent de la construction du Juif, il était comme Freud face à la sculpture de Moïse de Michel Ange. Jusqu'au bout, la question du « pourquoi je suis là ? » a été. Comme celle de l'étyage de la Loi sur le Droit. Il m'a demandé que je lui raconte de nouveau l'histoire des deux Juifs à la sortie de la synagogue que j'avais racontée lors de ma conférence d'ouverture au Colloque *Tensions et défis éthiques dans le monde contemporain* au NAC : Haïm, l'optimiste, à la sortie de la synagogue, demande à son ami Ytzkhak : – « Dis-moi, la question fondamentale ne serait-elle pas finalement : Y a-t-il une vie après la mort ? » – Et Moshé, l'autre, le pessimiste, de répondre : – « la question est plutôt : Y a-t-il une vie avant la mort ? » – Une histoire, un *witz*, qui l'a fait encore beaucoup rire : ce qu'il nommait « son choix pour la vie ».

En Juif respectueux et engagé, il avait fait sienne l'idée du juif faisant parler le destin, qui s'est donné comme destin de le discuter, de le transformer, qui s'est donné un Dieu pour le combattre, transformant Jacob en Israël, Draï en Draï. Ni absolution, ni soumission comme solutions acceptables à la fatalité, à l'irresponsabilité. Mais l'advenir du sujet, politique, historique, psychanalytique. L'Homme freudien. Il était *Le Grand Homme* dont parlait Freud. Le meilleur des fils du peuple Juif réuni autour d'une Loi et refaisant constamment l'expérience *de la sortie d'Égypte*, et de la construction du sens et du but de celle-ci. J'admirais l'immense penseur à l'œuvre unique et protéiforme considérable, à l'arbre fécond des connaissances, et j'admirais et aimais profondément l'homme. Contrairement à beaucoup d'autres, l'homme et le penseur, l'existant et l'œuvre étaient intimement intriqués, cohérents, Un et pluriel en même temps, droiture, justice : il était debout, faisait face. Engager la mémoire vive de Raphaël, c'est assumer ce qu'il espérait et oeuvrait pour notre rassemblement, au travers nos singularités, nos filiations plurielles, nos généalogies de pensée respectives, pour élever le niveau éthique de notre communauté juive de France et pour combattre nos ennemis – seule chose qui ne nous manque pas. Le temps est venu d'unir nos forces de vie face au mortifère, plutôt que de cultiver chacun nos petits territoires en huis clos, rois de quelques fans plutôt que guerriers rassemblés pour des intérêts communs au présent et pour l'advenir, pour des buts qui transcendent nos égos assoiffés. Ah ces « idiots utiles », ces pensées serviles, ces postures soumises, derrière des allures arrogantes ou angéliques – et l'ultra-violence quotidienne et terroriste que nous subissons.

Il alliait fermeté sur l'essentiel, non sans humour ni délicatesse explicative, et bienveillance – ah son regard amusé et son sourire complice ! Il a profondément marqué de son empreinte

les lieux et personnes de toutes les places qu'il a occupées, en tant que Professeur de Sciences politiques à Aix, doyen de la faculté de droit d'Amiens, au Comité d'Éthique avec Marc Zerbib et Monette Vacquin, à la Fondation pour la Mémoire de la Shoah avec Laurence Sigal. Ses chroniques du mardi matin sur Radio J, dans le journal de Michel Zerbib, étaient massivement et fidèlement attendues par un nombre de personnes incalculable. Un repère ! Un pilier ! Un phare, comme l'a dit son fils Dan à ses obsèques. De même, ses conférences et exposés mis en ligne sur Akadem par Laurent Munnich, également très proche, et Sigalit Lavon, dont un certain nombre filmés des Colloques de Schibboleth, constituaient des événements, des rencontres précieuses pour beaucoup, notamment pour ceux qui séjournent hors de France. Il était infiniment attaché à notre aventure commune, collective. Il citait et brandissait avec fierté nos ouvrages lors d'entretiens filmés et télévisés, comme celui remarquable avec Antoine Mercier, ce qu'il ne faisait pas, humble qu'il restait, pour ses propres livres – avec une œuvre énorme, considérable, dernièrement enrichie du *Pays d'avant*, du *Pays d'après*, des *Topiques Sinaïtiques*, de *Totem et Thora*⁹, expliquant que le monde est tellement complexe qu'il est nécessaire de se mettre à plusieurs pour penser, chercher.

J'ai entretenu jusqu'au bout l'absolue évidence, et nécessité, que Raphaël serait là, à sa place, à mes côtés, avec nous. Être présent en ce Menahem Begin Heritage Center m'a ému aussi par ce que je restitue à mon père ce qu'il m'avait transmis de son admiration pour Menahem Begin, son combat courageux et obstiné depuis sa Russie natale jusqu'en Palestine, Israël, son amour pour le peuple Juif et sa sagesse, et pour Vladimir Jabotinsky qu'il avait entendu jeune en Pologne dès les années 1920 incitant les juifs à partir au plus vite en Palestine, prédisant « la catastrophe ». Nous avons tenu ce grand colloque, symbolique à maints égards, dans le lieu des lieux, celui du langage, en hommage à Raphaël et à Benno. Leurs présences nous marqueront, nous stimuleront, leur absence aussi. Parmi les plus éminents penseurs juifs contemporains, avec le souci constant du collectif, du « Judaïsme à l'épreuve du monde », expression de Benno Gross que l'on devait perdre seulement deux semaines après Raphaël ! Benno qui, quelques semaines auparavant, me faisait part de la persistance de ses problèmes de santé, mais restait confiant dans son rétablissement et en sa participation à ce Colloque d'avril 2016. Nombreux avaient été marqués par sa conférence d'ouverture au premier Colloque International que nous organisions en Israël sous l'égide de Schibboleth, au Netanya Academic College chez Claude Grundman : *Tensions et défis éthiques dans le monde contemporain – Un monde en trans*, par ses propos profonds, lumineux, fermes, relatifs à l'éthique et à la modernité¹⁰. Le nom même Draï renvoie au Droit. Il ne s'est pas éteint, il reste pour nous une lumière, sa pensée nous éclairait et produisait. La décision de la vie et de l'éthique¹¹.

Leurs décès consécutifs au cours du mois de juillet 2015 ont été ressentis très douloureusement, comme des pertes irréparables, par énormément de monde, amenant de très nombreux

9. Draï R. : *Totem et Thora*, 2011, Hermann.

10. Gross B. : « Crise et éthique », in Wolkowicz M.G. (dir.) : *Tensions et défis éthiques dans le monde contemporain – Un monde en trans*, Éditions des Rosiers, Paris, 2012.

11. Draï R. : « De l'é(geo)logie idolâtre à l'écologie édénique. », in Wolkowicz M.G. (dir.) : *Tensions et défis éthiques dans le monde contemporain – Un monde en trans*, Éditions des Rosiers, Paris, 2012.

témoignages, de souvenirs émouvants, d'hommages, à ces penseurs qui suscitaient une très grande admiration, et des sentiments profonds d'attachement et de respect ; emprunts de tristesse mais aussi d'une certaine détresse, nous nous trouvions démunis sans eux. Je ressentais un immense manque de nos échanges permanents avec Raphaël, de nos rencontres de co-pensée, de son attention sans failles et bienveillante, dont celle qui a précédé son intervention au colloque de la SPP portant sur *Le meurtre est-il fondateur ?* Il était évident que l'actualité, faite tant des attaques terroristes en Israël et en particulier à Jérusalem, que du traitement de cette réalité par les acteurs médiatiques occidentaux, confirme plus que jamais l'importance de la tenue de ce grand colloque à Jérusalem sur Jérusalem : *Si c'était Jérusalem*.

Raphaël Draï et Benno Gross, ces grands maîtres de la génération qu'ils furent par leur enseignement et leurs écrits et qu'ils continuent à être par l'ensemble de leurs travaux et les nombreux commentaires qu'en donnent aujourd'hui leurs élèves proches et ceux plus lointains qui les découvrent par leurs livres, présents dans toutes les bibliothèques universitaires à travers le monde ; à nommer, non seulement dans le cadre d'une éthique de la reconnaissance pour la chose apprise mais par amour et respect pour ceux qui nous offrent la vie de l'esprit et qui nous aident ainsi à grandir. On pense à Lévinas, Manitou, André Neher, et Eliane Amado Valensi et toute cette génération de l'école de pensée juive de Paris, dans laquelle Benno et Raphaël se sont à leur tour inscrits pour devenir chacun l'un de ses maillons les plus solides, et sans jeu de mots, l'un des plus attachants.

Toujours avec une présence entière, et une énorme générosité. Et une pensée, dont les qualités d'élaboration et d'abstraction n'avaient d'autres buts que de se rapporter à la vie même, qui rappelait précisément aux utopistes le Réel. Engager, dans la crainte du vide quand le chagrin de sa perte s'apaisera, leur mémoire vive, c'est transcender l'immense chagrin que nous éprouvons, les sentiments de perte et de manque infinis qui nous touchent et nous unissent, afin qu'ils participent avec le narcissisme des petites différences au moteur d'une réelle prise de conscience de notre responsabilité individuelle et collective, de pensée et d'action, au-delà des rituels conjuratoires marquant les discours des représentants officiels et des administratifs communautaires, institutionnels et associatifs.

Aucune ville au monde ne se trouve autant au confluent de la politique et du spirituel, pour ne pas dire de la mystique. Pour autant, remarque Raphaël Draï, Jérusalem correspond à un nom hébraïque, Yéroushalaïm, la Ville de la paix double, celle des corps et des cœurs, celle du monde d'en-haut et du monde d'en-bas, une paix toujours à construire et à parachever. D'autres peuples y ont vécu mais à l'opposé de ces significations qui engagent l'idée même de l'humain et ses tensions vers ce qui le dépasse. Lorsque le peuple Juif revendique Yéroushalaïm pour capitale, il ne revendique pas un lopin de terre seulement. Il demande que soient reconnues ce qui en Yéroushalaïm fait sens à partir de lui pour l'univers des hommes. Et c'est précisément afin de signifier au peuple Juif qu'il n'existait plus en tant que tel, qu'il était exproprié de son nom, de sa terre, de son histoire, que la Rome impériale détruisit le Temple attestant de la Présence d'un Dieu qui n'était pas le Dieu Mars, puis le recouvrit par d'autres édifices et monuments voués à effacer cette mémoire là. Le peuple Juif a résisté : la constance et la force d'âme d'Israël s'avèrent à la mesure de ces dénis. Aucun substitut de la Ville magnifiée par David

ne fut jamais accepté. Lorsqu'à la fin du XIX^e siècle, le peuple Juif, mû par Herzl, revint dans l'histoire du monde afin de rétablir sa souveraineté politique, Jérusalem demeurera le point de ralliement des sensibilités que le journaliste autrichien aux intuitions fulgurantes sut fédérer en y épuisant sa jeune vie. Les puissances du temps n'y consentirent jamais spontanément, ni sans arrière pensées. La géopolitique était toujours déterminée par ses tropismes confessionnels. Les Juifs à nouveau maîtres de Jérusalem ? C'eût été déjuger deux millénaires d'« enseignement du mépris » à leur rencontre, qu'il fût dispensé en grec, en latin ou en langue coranique.

Avec des Instances Internationales, censées garantir le Symbolique, et ses repères culturels, anthropologiques, historiques, scientifiques, notamment l'Unesco¹², dont la mission fondatrice est l'éducation, l'enseignement, la culture, qui valide les dénis et les délires en cédant une Histoire qui se vote par majorité compacte, un Droit qui se deale. Ce Droit International public qui ne semble pas complètement dégagé de la calamiteuse « théologie de la substitution », une théologie régressive qui peine décidément à disparaître et qui se reconstitue selon ces voies juridiques inattendues, un Droit International incarné par des membres des divers comités de l'ONU qui évoque les « Protocoles des Sages de Sion ». La Commission des droits de l'homme de l'ONU, dont sont membres des États pour lesquels la démocratie est un vain mot, qui n'a qu'une obsession, l'État d'Israël faisant régulièrement l'objet de tentatives de lynchage, en est aussi un exemple flagrant, confinant à la bouffonnerie. Du point de vue singulier de l'État d'Israël, cette situation relève de la Loi fondamentale votée par la Knesset le 30 juillet 1980, que ni le Conseil de sécurité ni l'Assemblée Générale des Nations unies, avec ses majorités automatiques et grégaires, ne reconnaissent, ce qui implique aussi le secteur oriental de la ville : Jérusalem est proclamée capitale unifiée et indivise de l'État d'Israël. De ce fait, elle est désignée comme siège de toutes les institutions essentielles de l'État (Knesset, Présidence, Gouvernement, Cour suprême). La protection des lieux saints de toutes les croyances y est garantie. Cette même loi fondamentale interdit une nouvelle division de la ville qui ferait que Jérusalem-Est fût éventuellement cédée à l'Autorité palestinienne pour qu'elle en fasse sa capitale.

Il n'en demeure pas moins, constate encore Raphaël Draï, que, s'agissant de Jérusalem-Est mais aussi de la Cisjordanie, le royaume jordanien doit être considéré comme puissance occupante en violation de la résolution 181 qui ne peut être escamotée au regard des résolutions 247 et 338 ultérieures. D'autant que par sa résolution 194 du 11 décembre 1948 l'Assemblée générale de l'ONU avait réaffirmé le principe de l'internationalisation de Jérusalem avec la préservation des droits existants, ce qui implique nécessairement ceux de l'État d'Israël. Cette résolution est restée sans effet. Par suite, le 23 janvier 1950, Jérusalem a été proclamée capitale de l'État d'Israël. Les services du gouvernement seront installés dans la partie Ouest de la ville, la partie Est étant toujours occupée par la Jordanie qui y empêchera l'accès aux lieux saints juifs et y restreindra l'accès aux lieux saints chrétiens. En tout état de cause, la Jordanie va commencer à disposer comme elle l'entend, dans l'illégalité et en toute permanente impunité,

12. « Intervention de M. le Professeur Michel Gad Wolkowicz, « Pourquoi la guerre : la réponse de la psychanalyse aujourd'hui, après le dialogue Einstein-Freud. » », 18 octobre 2017 ; <http://www.unesco.org/archives/multimedia/resource/document/4628> et <http://www.schibboleth.fr/Pourquoi-la-guerre-La-reponse-de>.

de Jérusalem-Est et de la Cisjordanie occupées par son armée. L'ONU, quant à elle, échouera à ériger les lignes d'armistice de 1948 en véritables frontières reconnues conventionnellement, d'abord entre les belligérants puis internationalement. Ses instances s'engageront néanmoins par la Déclaration tripartite du 29 mai 1950 à faire respecter ces lignes là, faute de mieux, ce qui n'empêchera pas la Jordanie de les méconnaître et d'empêcher les Juifs de toute nationalité d'accéder à leurs Lieux saints, ni de commettre déprédations et saccages des monuments et sites (cimetières compris) évoquant l'immémoriale présence juive dans le secteur oriental. La « communauté internationale » ne réagira guère plus fortement lorsque la Chambre des députés jordanienne votera le 24 avril 1950 l'annexion pure et simple de Jérusalem-Est et de la Cisjordanie.

Jérusalem, comme Bethléhem et Hébron sont des noms hébreux. Qu'ils aient été débaptisés et renommés en langue arabe ne suffit pas à les amnésier, d'autant que le peuple qui les a initialement nommés est toujours vivant, contrairement aux allégations décrétant son exclusion de l'Histoire si ce n'est du genre humain. La Judée a été nommée « Palestine » à la suite de la conquête et de l'occupation romaine puis de la destruction du 2^d Temple et de l'abrogation de la souveraineté juive en ces lieux. Déjà révisionisme, négationisme. Si tel ne devait pas être le cas, comment justifier, entre autres, la reconquête de l'Espagne islamisée par les Rois Catholiques au xv^e siècle ?

Aucune occupation ne fait loi de soi dans de pareilles conditions. Il n'en va pas autrement pour le peuple Juif qui a préservé avec cette terre un rapport constant, direct, immédiat, que l'on ne peut qualifier autrement que d'inhérence. Comment s'étonner que ce peuple, affronté à ces « stratégies de la souillure », ne l'entende pas de cette oreille et vérifie l'exemplarité de ses accusateurs ? La démonstration en a été faite maintes fois sur le terrain de la théologie comme sur celui de l'histoire des religions et l'on ne peut que se féliciter des avancées notables intervenues en ce domaine entre le peuple Juif et l'Eglise Catholique. Mais le retour du peuple Juif dans l'histoire contemporaine engendre des réactions aussi erratiques non seulement parce qu'il met en cause des occupations indues avec les violences qui les ont engendrées et dont il a été victime mais aussi parce qu'il ébranle la véritable structure à la fois théologique et psychique qui l'a réputé pour mort durant presque deux millénaires. On peut y reconnaître deux causes principales et non exclusives. La première tient à l'usage dirigé contre l'État d'Israël du corpus des droits de l'Homme. Cet usage obéit à des objectifs strictement belligènes : dégrader cet État en rebut de l'ONU afin de justifier par avance tout « Etacide » contre lui. Le procédé est strictement homologue à celui qui a conduit précisément à la « Solution finale » : ôter à la future victime toute caractéristique et toute valeur humaines de sorte à absoudre par avance et à dépénaliser l'assassinat fomenté contre elle¹³. Cela implique, assurément, la distorsion de quelques concepts non secondaires du droit public mais aussi de la science politique, tel celui d'« apartheid », la désignification des concepts juridiques ainsi dévoyés. On relèvera d'ailleurs que ce dévoiement juridique est souvent le fait des historiens qui entreprennent d'ôter tout fondement à l'existence du peuple Juif et toute base légale à l'existence de l'État d'Israël, ou à

13. Draï R. : *Sous le signe de Sion*, Paris, Michalon, 2001.

ceux qui les prennent pour paravents ou qui les utilisent comme alibis. « Dès lors, écrit Raphaël Draï, la prédation juridique et le déni historique s'appuient l'un sur l'autre comme « le crime s'appuie sur le vice », pour paraphraser Chateaubriand ». S'agissant du peuple Juif et de l'État d'Israël, il est patent que le droit international soit souvent l'héritier, plus ou moins complaisant et complice, de cette « théologie de la substitution » suivant laquelle le « Nouvel Israël » en tous ses avatars, a pris la place du peuple Juif dans le projet divin et s'est subrogé à son Alliance. Selon le Traité mémorable de Grotius. Proclamer que le droit d'un peuple est abrogé par un autre peuple ou par une quelconque entité est une pure voie de fait, à la frontière du délire, en tous cas un abus de situation dominante. Toutes les fois où, d'une manière ou d'une autre, en terre de domination chrétienne ou de domination islamique, un tel décret a été prononcé, le peuple Juif a élaboré et construit en réponse, hormis ses répliques proprement théologiques, un nouveau monument de son propre droit, qu'il s'agisse des deux Talmud, du Michné Thora de Maïmonide ou du *Choulh'ane Aroukh* de Joseph Karo.

C'est seulement après la victoire israélienne lors de la guerre des Six-jours (juin 1967) qu'est établie la liberté religieuse à Jérusalem, pour toutes les religions. Sauf peut-être pour le Judaïsme : en effet, Moshe Dayan, ministre israélien de la Défense en 1967, a confié l'administration du mont du Temple au WAQF (« mainmorte ») dirigé par le Grand Mufti et le Conseil islamique. Ainsi, lors du mois du Ramadan 2013, l'accès au mont du Temple a été interdit aux visiteurs Juifs, notamment lors de Tisha B'Av, provoquant l'indignation : « *Même sous domination romaine, les Juifs étaient autorisés à prier sur le mont du Temple pour Tisha B'Av !* » L'UE entend « créer un peuple se substituant à Israël, « occupant », s'en s'arrogeant l'histoire et la légitimité ». Bat Ye'or dénonce « cette entreprise de subversion au niveau international menée par l'OCI (Organisation de la conférence islamique) ». La « théologie islamique voit dans la Bible une version falsifiée du Coran : pour l'Islam, les prophètes bibliques sont des prophètes musulmans ». Ce qu'a reconnu l'UNESCO en 2010, puis de même pour les lieux sacrés, les tombes des patriarches et des patriarches de la Bible, 2015, et le Mont du Temple et le Kottel, le mur occidental, vestige du Temple, 2016.

J'aimerais donner trois axes importants de la pensée de Raphaël Draï, l'un relatif au Droit concernant le statut de Jérusalem, un autre concernant la thèse freudienne du « meurtre fondateur », enfin son développement du concept de « transfert héréditaire », à partir de l'étude de l'antisémitisme sidérant de Baudelaire ; ainsi que quelques autres de ses réflexions. *La personne et la pensée sont homogènes*.

« **Le meurtre fondateur** »¹⁴ touche à l'une des interrogations essentielles de la condition humaine. Dans *Totem et Tabou*¹⁵ puis dans *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, le meurtre y est présenté comme une donnée inéluctable qui se retrouve sur tous les plans de l'activité humaine. Le xx^e siècle a été celui des meurtres de masse, celui des génocides. À le laisser aller sur sa ligne de plus grande pente le xxi^e risque d'en apparaître comme l'itération. En

14. Draï R. : « Le meurtre est-il fondateur ? », in Wolkowicz M.G. (dir.) : *Le sujet face au réel, et dans la transmission*, coll. Schibboleth – *Actualité de Freud* –, Éd. In Press, Paris, 2017.

15. Freud S. (1912) : *Totem et Tabou*, (Œuvres complètes – psychanalyse – vol. XI : 1911-1913, PUF, Paris.

2015 de notre ère, des engeances théocratiques plus que fanatisées procèdent à des exécutions de masse. Leur cruauté froide et totalement déculpabilisée est destinée à provoquer l'effroi puis la soumission de populations entières. Par ailleurs, les génocides dont il vient d'être question ont soulevé par leur incommensurable échelle, tant pour leur répression que pour l'éventuelle réparation de leurs conséquences, des interrogations inédites puisqu'il a fallu forger *ex post facto* des instruments juridiques nouveaux tel le Crime contre l'humanité lequel sera appliqué à titre rétroactif et sera assorti de la clause exceptionnelle d'*imprescriptibilité*. Moïse quitte l'Égypte et se rend en territoire de Midian, précision qui ne serait qu'anecdotique si ce nom de lieu ne pouvait être également lu : « *Mi dayan* » ? Qui est juge ? En l'occurrence, l'après-coup du meurtre s'engage dans l'apprentissage de la Loi, celle à laquelle Moïse – né, en pleine tentative de génocide – attachera son nom : le Décalogue, lequel prescrira expressis verbis : « Tu ne tueras pas ». C'est ainsi en creux, en négatif, que le meurtre du père s'avère fondateur, les fraticides ayant été, on le voit entre Caïn et Abel et entre Romulus et Rémus, au contraire rendus possibles par la configuration psychique incestueuse de la conception d'Abel chez Ève, et par le passage à l'acte – contra-phobique – oedipien par le grand-père de Rémus et Romulus les chassant pour éviter toute rivalité phallique ultérieure, les amenant à être élevés par une imago maternelle omnipotente et exclusive, la louve.

Du meurtre à la naissance de la Loi. Pour une anthropologie psychanalytique réellement comparatiste : le parricide est commis par la horde primitive contre un « père » dénaturé, tyrannique et incestueux. Une pulsion si forte et tellement rémanente que Freud sera conduit dans *Totem et Tabou* à cette conclusion : aucune loi n'est véritablement en mesure de réguler ces deux comportements incoercibles, l'inceste et le meurtre. Leur répétition devient inévitable. Rien ne permet de la conjurer ou même de l'éviter ce qui ôte son sens à la notion illusoire de « futur ». D'où les analyses subséquentes de Freud dans « *Pourquoi la guerre ?* »¹⁶ ou dans son analyse de l'État lorsque celui-ci croit devoir légaliser le meurtre, et plus particulièrement le meurtre de masse. La troisième strate de *L'Homme Moïse* est consacrée par Freud à la véritable percée accomplie par le peuple Juif pour se dégager de l'itération du meurtre après avoir accepté le fait que celui du Ur Vater avait été effectivement accompli dans un temps de son histoire que ne barre plus un refoulement massif et qui lui a permis de s'en repentir – elle ouvre vers une anthropologie psychanalytique spécifique de l'humanité en général et du peuple hébreu en particulier qui se libère de pareils conditionnements. « On peut admettre qu'au meurtre du père *succéda* un temps assez long pendant lequel les frères se disputèrent entre eux au sujet de l'héritage paternel, que chacun voulut s'en emparer pour lui seul ». Résurgence de l'identification primaire au père et risque de guerre fraticide. Freud poursuit : La vue des dangers et de l'absence de succès de ces luttes, le souvenir de l'acte de libération accompli en commun et *les liens affectifs* nés entre les frères pendant les temps du bannissement conduisirent finalement (*endlich*) ceux-ci à s'unir, à conclure une sorte de *contrat social*. Freud met ainsi en évidence rien moins qu'une élaboration psychique secondaire, longue et intense, dans laquelle

16. Einstein A., Freud S. (1932) : *Pourquoi la guerre ?* trad. J. Altounian, A. Bourguignon, P. Cotet, A. Rauzy, dans : *OCFP*, vol. XIX (1931-1936), p. 309-314, Paris, Puf, 2004.

la mémoire factuelle et affective joue un rôle déterminant et permet de réguler les impulsions récidivantes du meurtre originel. Ces comportements nouveaux et novateurs se consolident et se pérennisent dans la création d'*institutions* dont le symbole est celui du contrat social. C'est ainsi dans le travail d'après-coup, les fils s'identifiant au Père de la Horde envié pour la possession et l'exercice sans limites de sa toute-puissance, auteur de la loi, alors arbitraire, de son désir, vont s'agréger en masse pour l'éliminer, puis s'entretenant pour s'appropriier tout ce qui serait source de pouvoir absolu, de comblement jouissif et narcissique, jusqu'à ce que l'être, intégrant le manque, au travers les processus de symbolisaiton et de l'identification secondaire, plurielle, gagne du terrain sur l'avoir, l'identification mimétique et la compulsion de répétition à la destruction de l'autre pour s'y substituer en entretenant le fantasme de l'avoir comblant le manque-à-être. Cette transformation du rapport à l'héritage par une appropriation conflictualisante est constitutive de ce meurtre symbolique du père, fondateur du psychique et de la culture. Par cette notion, anthropologie et théorie psychanalytique d'une part, anthropologie et théorie juridique d'autre part, entrent en dialogue. Freud explicitera des vues analogues aux siennes : « La première forme d'organisation sociale vit le jour avec le renoncement aux pulsions, reconnaissance d'obligations mutuelles, mise en place de certaines institutions déclarées inviolables (sacrées) autrement dit les *commencements* de la morale et du droit ».

Car si Freud postule qu'on ne saurait prévenir l'itération du meurtre autrement que par un renoncement *mutatif* à la pulsion qui le produit, pareil renoncement ne se décrète pas. Il résulte d'un inlassable travail que Freud qualifie de *durcharbeit*. Il n'en va pas autrement dans la Thora¹⁷ et le Talmud où ce travail est nommé *amal*. Car l'on ne saurait confondre renoncement à la satisfaction immédiate de la pulsion et le désistement face à ces lancements. Pour Freud le peuple Juif y a partiellement réussi parce qu'il a été capable de plusieurs dépassements : la prise de distance au regard de la fusion maternelle ; le dépassement de la pensée sensorielle - principalement de la pensée visuelle ; la force de ne pas satisfaire immédiatement la pulsion ; la capacité de repentir, autrement dit de la reprise réflexive de ses impulsions idéatives, donc la possibilité d'un après-coup, d'un temps qualitativement *différent* qui se distingue de celui itératif de l'après-meurtre comme on l'a vu à propos de Caïn. Autrement dit et d'un strict point de vue méthodologique, l'injonction décalogale interdisant le meurtre et l'assassinat, individuel et collectif, ne se suffit pas à elle-même. À l'instar des autres interdits du Décalogue elle est formulée au futur pour bien indiquer qu'elle représente l'aboutissement d'un processus, lequel n'a rien de mécanique mais résulte à son tour de cette élaboration, parfois fort difficile, de ce *durcharbeit* ou de ce *amal*.

Un exemple bref concerne le blocage du processus de répétition. Après la promulgation du Décalogue, et comme si son acceptation avait provoqué une dure résistance puis la mobilisation massive et offensive des pulsions concernées, les Hébreux s'adonnent à la liturgie idolâtre, régressive et meurtrière, du Veau d'or. Une fois informé, Moïse quitte aussitôt l'éminence du Sinaï, rejoint le peuple qui s'imaginait abandonné de lui et à son approche brise les Tables de la Loi *non sans avoir au préalable obtenu de Dieu que celui-ci pardonne au peuple qui se serait*

17. Draï R. : *Totem et Thora : L'énigme de l'arbre de la connaissance du bien et du mal*, Hermann, 2011.

repenti. Après résolution de la première phase de cette crise, Moïse remonte sur le Sinaï afin d'y recevoir des autres Tables mais au contenu inchangé. A cette fin il doit laisser le peuple à nouveau seul (Ex, 34, 10). Mais cette fois le peuple qui entretemps a pris conscience de sa transgression attend *patiemment* le retour de Moïse *et ne récidive pas* en une nouvelle régression idolâtrique.

D'un point de vue métapsychologique, se produit de ce fait même la seconde révélation sinaïtique après celle du Décalogue : celle des attributs de la compassion divine, ceux qui inscrivent la Loi dans le Temps et fait de chacune des Paroles qui le constituent un *processus* dont l'objectif ne s'atteint que progressivement et inlassablement.

C'est pourquoi – second exemple – le *talion* y est strictement interdit. Interpréter la formule « œil pour œil, dent pour dent » (Ex, 21, 24) dans ce sens serait mécomprendre cette prescription – qui relève du droit civil hébraïque de la responsabilité et donc de la réparation – à rebours de ce qu'elle signifie. Par ailleurs, y est associée l'injonction : « *Tu ne tueras point* » n'est pas dissociable du droit hébraïque de la prévention. Il en va ainsi de l'institution des villes de refuge (*aréi miklat*) (Nb, 35, 9). Celles ci, méthodiquement réparties sur le territoire du peuple d'Israël sont destinées, en cas de meurtre accidentel, non prémédité, mais en même temps non dénié, à placer le meurtrier à l'abri de la vengeance là encore pulsionnelle de la parentèle de la victime, avant qu'il ne soit jugé comme il se doit car *il doit l'être*, après avoir pris conscience éventuellement des causes de ce meurtre puis de ses conséquence, et cela afin de pouvoir *réparer* ce qui doit l'être aussi.

On l'a dit, l'une des thèses principales de Freud dans *L'Homme Moïse* est que le peuple Juif n'a jamais dénié le meurtre originel, qu'il en a pris conscience et a su accomplir sur lui même ce travail culpabilité. On ne reprendra pas la discussion générale de cette thèse. En se rapportant à *Totem et Thora*, mettant à l'œuvre anthropologie biblique et anthropologie psychanalytique, on rappellera ici seulement une règle concrète du droit hébraïque qui concerne la liturgie de « la génisse à la nuque brisée » (Dt, 21, 6).

Raphaël Draï constate et analyse les discordances d'une situation donnée au regard du droit qui est censé la régir : du point de vue du droit international public contemporain, la position de l'État d'Israël proclamant que Jérusalem est sa « capitale éternelle, Une et indivisible », est loin de satisfaire aux normes et aux procédures de ce droit, en son état actuel. L'importance du droit international ne peut être minimisée ni à son tour déniée au motif que ce droit là n'est régi par aucune autorité supérieure incontestée, qu'il ne serait que l'expression de purs rapports de force, aléatoire comme eux. Dans sa configuration actuelle, l'Assemblée générale de l'ONU est formée par des agrégats d'États, tels ceux réunis dans la Ligue Arabe ou dans la Conférence islamique mondiale qui pour des motifs confessionnels ou idéologiques se coalisent mécaniquement et votent en bloc contre l'État d'Israël, sans se donner jamais la peine d'examiner la validité éventuelle de ses arguments. L'Égypte et la Jordanie qui ont signé un traité de paix avec lui font rarement exception à cette règle et il arrive souvent que l'Union Européenne agisse de même. En irait-il de la sorte si un équivalent juif de ces ligues, conférences ou unions existait ? L'État d'Israël est le seul État Juif existant dans ce qu'il est convenu d'appeler « la communauté internationale », cette entité plus ou moins fictive mais sans cesse invoquée et mobilisée à son

encontre pour tenter de parachever son isolement complet et de le reléguer au ban des nations. Une situation dont on sait ce qu'elle évoque dans l'histoire du peuple Juif et qui soulignerait en cas de besoin à quel point ce dernier qualificatif se justifie pour l'État d'Israël affronté à une si multiforme adversité. De manière étonnante, ajoute Raphaël Draï, c'est sur le terrain du droit, d'une discipline et d'une forme de pensée présumées « laïques » et neutres, que les résistances s'avèrent des plus tenaces. On peut y reconnaître deux causes principales et non exclusives. La première tient à l'usage dirigé contre l'État d'Israël du corpus des droits de l'Homme. Les protestations du réel n'y peuvent rien. Le but de l'exercice n'est pas la qualification juridique exacte – et exacte parce que contradictoire – de la situation en cause mais la disqualification a priori et à des fins de belligérance de l'État stigmatisé et coiffé de l'équivalent du « san benito » de l'Inquisition. Ainsi désorbité, le Droit est déclaré légitime lorsqu'il sert à combattre l'État d'Israël mais il ne l'est plus dès qu'il ne le permet pas. À ce compte, il n'est pas sûr que le Droit lui-même n'en sorte pas amoché au regard de ses finalités : prévenir les passages à l'acte, donner force au principe du contradictoire sous le postulat de l'indépendance et de l'impartialité des juges.

Il est vrai aussi qu'il est plus facile de désespérer que d'espérer.

Jérusalem : la France amnésique à l'Unesco. Pourquoi avoir voté une résolution déniait tout lien du peuple Juif avec Jérusalem et avec ses lieux saints. À Jérusalem, les musulmans en prières tournent le dos à cette ville et dirigent leur visage vers La Mecque, tandis que c'est dans sa direction que depuis toujours les Juifs s'orientent au moment où ils prient. À l'Unesco, aucun témoignage de la présence juive, pourtant continue dans ce haut lieu de l'histoire humaine, n'y est montré. Plus grave : le lien entre les témoignages « archéologiques » et le récit biblique y est complètement nié, refusant par là-même toute attache du peuple Juif avec ce site. Le déni devient ici tellement flagrant, si massif, qu'il fait saillir encore plus fortement ce qu'il cherche à abolir.

La stratégie de la souillure, l'enseignement du mépris, pendant des siècles de nuit et de mort, visaient à la condamnation du peuple « déicide », et par suite sa damnation, et la substitution du peuple Chrétien au peuple Juif comme peuple de Dieu et par conséquent sa substitution automatique et systématique dans l'Alliance et dans les promesses de Dieu. Pareille théologie subsiste dans l'idéologie et la propagande antisionistes, d'autant plus active qu'elle est refoulée, déniée, la théorie de la substitution a voulu expulser le peuple Juif de son être, de son nom et de tous ses supports et vecteurs vitaux, pour le réduire à l'état de peuple fossile. Elle se survit dans une nouvelle stratégie, celle de la souillure à l'encontre de l'État d'Israël, cette fois par simple substitution du peuple Palestinien au Christ comme l'a fait Bachar ElAssad, l'État d'Israël étant assimilé, pour ce qui le concerne, à l'éternel Maudit, puisqu'il prolonge et dédouble le déicide en politicide. Ainsi se réactualise et se pérennise la structure mentale de l'anti-sémitisme le plus archaïque, et le plus meurtrier, le « génocide » présumé laissant la voie ouverte au génocide véritable, malencontreusement inachevé aux yeux de beaucoup.

Le révisionnisme institutionnalisé d'aujourd'hui est bien la suite de son traitement d'État artificiel, sans fondement dans l'espace et dans l'histoire de cette région où il prétend se rétablir, selon de Gaulle, sur « le site de son ancienne grandeur » souillant les sources du projet sioniste.

Antisionisme, irrédentisme de l'antisémitisme, et pathologies post-totalitaires : avec des accusations comme des bouffées délirantes, des expressions de la pulsion de mort.

L'État d'Israël fait l'objet d'une stigmatisation méthodique, s'étayant sur une mythologie que l'on pensait reléguer aux oubliettes du moyen-âge déjà réapparue dans les années 1930. La haine est irrédentiste. Ses jubiléés sont inéluctables. Où sont les nouveaux Zola, Clémenceau, Péguy ? **Peu importe quelle instance aura finalement le contrôle de la Cité de David. Il importe essentiellement que le peuple Juif en soit dépossédé et que l'État d'Israël en soit découronné.** La ville que ce peuple a nommée, qu'il a rapprochée du ciel doit, à tout le moins, être sectionnée. Il n'en obtiendrait que la partie occidentale, celle qu'il a construite lorsque la partie orientale lui était interdite, celle qui le relègue aux marges de l'Histoire et à l'extrême bord du néant politique ? L'État d'Israël, État mendiant ?

La violence extrême renouvelle même la conception du crime contre l'humanité. Après la chute du mur de Berlin et l'effondrement du totalitarisme soviétique, l'on a pu, un bref instant d'espoir. Lorsque Dieu est mêlé aux guerres humaines, elles sont portées à s'absolutiser. Ceux qui les mènent cherchent alors au nom de la Référence absolue et exclusive qu'ils embriagent, à se doter d'armes également absolues dont l'usage s'avérera simultanément « exculpabilisant » à leur rencontre. Pour la préservation physique et mentale du genre humain, chaque religion se trouve ainsi invitée, si ce n'est sommée, à prouver qu'elle n'a pas, ou plus, partie liée avec la violence exterminatrice, théologiquement rationalisée. Pour le Maharal, la pulsion cannibalique est liée à l'évolution de l'être humain, ou plutôt à sa non-évolution, si ce n'est à son involution.

Je vous invite à lire son texte¹⁸ sur *Schibboleth* dans *États du Symbolique*, déjà cité, et je n'en retiendrai ici que quelques idées : Histoire d'une tuerie. Nul n'est besoin de revenir sur l'histoire de Jephthé, fils d'une prostituée, méprisé par les siens, et sur le sacrifice final de sa propre fille, une fin « saturnienne » sur laquelle le récit biblique laisse planer le doute mais qui n'en évoque pas moins l'histoire, certes tragique s'il en fût, d'Iphigénie et de sa fin monstrueuse confinant à l'infanticide rituel. Ces rappels donnent le ton du récit puisque le contexte de *schibboleth* est bel et bien celui de l'histoire à l'issue tragique de Jephthé, dont le nom hébreu : Yphtah, signifie au contraire : « Il ouvrira ». Cette guerre est surtout fratricide parce que le territoire de Galaâd est partagé entre les tribus de Manassé et d'Éphraïm, dont on sait qu'ils sont les fils de Joseph, tous deux nés en Égypte. Dans cet affrontement, Galaâd, identifié à Manassé, prend l'avantage et coupe la retraite des éphraïmites en occupant les gués – donc les points de passage (*maâvérot*) – stratégiques du Jourdain. Considérés comme des fuyards (*plitéi*) les éphraïmites se retrouvent dans la nasse. Beaucoup d'entre eux tentent de s'en échapper par un subterfuge : en dissimulant leur origine une fois arrivés aux points de passage salvateurs. Si le mode de correction orthophonique décidé par les Galaâdites ne relevait pas spécialement

18. Draï R. : « Le symbolique à la lettre ; sur le mot – code – “schibboleth” » in Wolkowicz M.G. (dir.) : *États du Symbolique, aujourd'hui – Depuis L'Homme Moïse et la religion monothéiste...en passant par Freud, Rothko, Appelfeld – Droit, Loi, psychanalyse, Collection Schibboleth – Actualité de Freud –*, Éditions In Press, Paris, 2014.

de la douce homéopathie c'est sans doute parce que dans ce défaut de prononciation se décelait, certes, ce qu'il est convenu d'appeler un « défaut de langue » mais qui débordait sa seule signification phonologique. Ce défaut de langue était surtout le *symptôme*, à un certain niveau, le symbole à un autre niveau, d'une *langue faisant défaut*, une langue « défectrice », défaitiste ; langue de la séparation, de la sécession, du refus de partager un sort commun. Un mot de passe fatal ? Le dernier élément à examiner, reste alors celui de la prononciation elle-même, comme y insiste le texte biblique originaire. Le « défaut de langue » qui affecte les éphraïmites est rendu en hébreu par l'expression déjà soulignée : « *lo yakhin lédaber* ». La première concerne la nature même de l'*éthique*, notamment celle de la fraternité. Si Freud a placé l'interprétation psychanalytique sous le signe du « schibboleth », il importe que les psychanalystes découvrent de quoi il retourne, même si Freud n'en avait pas lui-même pleine conscience, mais ne sait-on pas que : « *Wo Es War Soll Ich Werden* » ? Comme on le constate, la dimension de l'inconscient est une « donnée immédiate » des récits bibliques lesquels, à ce titre, constituent de riches champs d'exploration pour une recherche psychanalytique qui, placée elle-même devant des gués périlleux, sache à son tour, et à sa façon, prononcer son propre et salutaire *vocabulaire vivace*.

J'aimerais terminer en reprenant dans ce fil élaboratif de Raphaël Draï, *Sur une proposition inattendue de Baudelaire relative à « l'extermination de la race juive » – Contribution à la notion de transfert anti-juif héréditaire*¹⁹ : quelle que soit la façon dont on l'aborde, elle doit demeurer, au moins en pensée, sur le versant du vivant, quitte à ce que la pensée endure sans relâche y revienne. Si la répétition dessine le mouvement électif de la pulsion de mort, l'*insistance* trace celui de la pulsion de vie et s'il arrive parfois que l'issue de l'affrontement paraisse non décidé et même indécidable la vie procède toutefois d'un choix primordial, d'une dilection, d'une affirmation générique pour ne pas dire impérative : « Que la lumière soit ! et la lumière fut ». « Belle conspiration à organiser pour l'extermination de la race juive. Les Juifs bibliothécaires et témoins de la rédemption ». Avant de s'interroger sur son auteur il faut s'arrêter à la proposition elle-même pour en reconnaître la consistance et la facture plusieurs mots y apparaissent saillants : extermination, race, conspiration. On les dirait sortis tout droit de la phraséologie nazie ou assimilée, avec les conséquences que l'on imagine, en termes plus directement freudiens, la rationalisation, laquelle, on le sait, signale souvent l'assujettissement, autrement invouable, de la raison critique et de la faculté de jugement à la pulsion de mort, déjà mentionnée. Le moment est ainsi venu d'un incoercible étonnement puisque la dite proposition ne se retrouve dans aucun des corpus attendus et supputés mais sous la plume de... Baudelaire, parfaitement logée dans sa pensée, dans un fragment de *Mon cœur mis à nu*. Le moment est ainsi venu d'un incoercible étonnement puisque la dite proposition ne se retrouve dans aucun des corpus attendus et supputés mais sous la plume de... Baudelaire, parfaitement logée dans sa pensée, dans un fragment de *Mon cœur mis à nu*, de cet ouvrage qui est plus et moins qu'un fourre-tout, un vide-poches et un crachoir, anatomiquement parlant une ampoule rectale

19. Draï R. : « Sur une proposition inattendue de Baudelaire relative à "l'extermination de la race juive" – Contribution à la notion de « transfert anti-juif héréditaire. », in Wolkowicz M.G. (dir.) : *Présence de la Shoah et d'Israël dans la pensée contemporaine – Nom sacré/Nom maudit*, Collection Schibboleth – *Actualité de Freud* –, Éditions In Press, Paris, 2015.

d'où se déverse un ressentiment destiné à infecter de sa fétidité tout ce qui s'en approcherait.

On le voit : ni par son époque ni par son contenu la proposition de Baudelaire ne semble rationnellement explicable. Ce n'est pas que de son temps l'antisémitisme et l'antijudaïsme ne sévissaient pas et n'incitaient pas aux passages à l'acte assassins, mais il semble en l'occurrence qu'il y ait plus qu'une nuance entre un appel jaculatoire au meurtre et l'incitation *conspirée* à une *extermination méthodique et délibérée* qui semble anticiper sur son temps, préfigurer une époque à venir et fortement souhaitée. à notre connaissance, des incitations de cette nature ne se retrouvent même pas chez le marquis de Sade dont l'apologie du mal se sustente rarement d'un véritable antijudaïsme génocidaire. Alors pourquoi Baudelaire et pourquoi à cet endroit ? Comment rendre compte de la proposition précitée, proprement dite, et qui ne peut pas ne pas avoir été formulée et transcrite ? Faut-il la tenir pour anecdotique si ce n'est pour nulle et non avenue ? Dans ces conditions ne serait-ce pas un dangereux aveuglement que l'on cultiverait et surtout un de ces dénis indissociables de la propension à la répétition déjà relevée ? Pour un artiste de la langue, le verbe « exterminer » n'est pas un verbe comme les autres, surtout lorsqu'il se profile dans une intention programmatique ; comme si la poésie était à elle-même sa raison d'être et comme s'il allait de soi que le créateur électif du langage, à la lettre inouï, le poète proprement dit, devait se faire ange de la mort aveugle. La proposition relève du genre provocateur et s'inscrit dans la lignée du Céline de *Bagatelles pour un massacre*, exprimant un « culte fasciste de la blague ». Ne croit-il pas relever en même temps cet autre fragment de Baudelaire : « Je voudrais mettre toute la race humaine contre moi » ? Il arrive que les délires d'avilissement se retournent dans leur contraire et prennent cette forme « grandiose », comme si un crépuscule, serait-il celui des dieux, pouvait ne pas mener à la nuit la plus noire.

Se configure de la sorte « une immense et trans-séculaire transversale de haine et de mort, haine de soi et mort des autres, l'une renforçant l'autre mais n'empêchant nullement de s'interroger sur ses causes et sur son bienfondé ». Comment, s'agissant de Baudelaire, passer du symptôme personnel à la structure d'un affect doté d'une tout autre échelle ? Bien des commentateurs ont relevé ses affinités avec le morbide, la charogne, le pourri, le fécal. Mais le pas ne se franchit pas si aisément entre la psychopathologie personnelle de Baudelaire et l'expression de cet antisémitisme collectif et intemporel. L'approche psychanalytique, à condition de ne pas outrepasser deux limites à la fois méthodologiques et déontologiques, relèverait la présence de fantasmes incestueux probablement liés au remariage d'une mère devenue veuve jeune et à laquelle il se sentait toujours ombiliquement lié. À quoi se rapportent sans doute aussi ses propres troubles de la sexualité – et surtout son aboulie, les fléchissements constants de sa volonté, ses accès d'atonie et sa propension non seulement à l'endettement mais à l'endettement avilissant. Il n'est que de reprendre les bases de l'interrogation : tous les enfants de parents devenus veufs puis remariés, révéleraient-ils les conflits conscients et inconscients dont il vient d'être fait état, en arrivent-ils pour autant à prôner l'extermination méthodique de la « race juive » ? Un poème comme « *La Juive* » l'attesterait : « Une nuit que j'étais près d'une affreuse Juive, comme au long d'un cadavre un cadavre étendu. » Mais, et une fois de plus, comment une éventuelle projection morbide individuelle se transmue-t-elle en désir d'extermination collective ainsi rationalisée ? Une autre hypothèse se configure liée à cette addiction aux dettes dont Baudelaire a

constamment été l'objet à l'encontre de soi-même. L'endettement addictif est lié à un circuit possiblement persécuteur de culpabilisation. L'on ne saurait négliger la véritable échelle du problème selon lequel, dans la conscience occidentale, les Juifs ont toujours été identifiés à la loi et à l'argent. Quoi de mieux que *l'endettement* avec sa double dimension juridique et monétaire pour en activer ou en réactiver le fantasme ? Le Talmud n'affirme-t-il pas que chacun doit considérer que l'univers *a été entièrement créé pour lui, également créé à la semblance divine, et devant se le tenir pour dit* ? comment évaluer les pleines résonances d'une pareille axiomatique en prévenant les déflagrations en sens inverse, celles du narcissisme de mort, d'autant que la même éthique talmudique ne cesse de mettre en garde et simultanément contre l'orgueil, la vanité, la suffisance ? La « rédemption » apparaît logiquement dans la proposition mise en question en ce qu'elle constitue l'instance d'appel d'un désir de vivre qui n'eût pas trouvé du premier coup sa pleine expression. et cette rédemption apparaît de manière rédhitoire spécifiquement juive en ce qu'elle se remémore et se proroge dans ces livres à l'encre indélébile, comme est présumé ineffaçable leur contenu. C'est en ce sens aussi que la proposition de Baudelaire apparaît prémonitoire, le génocide des Juifs étant indissociable du « bibliocide » par lequel le IIIe reich aura voulu les décerveler. pour aussi suggestives qu'elles soient, ces considérations n'emportent pas encore complètement la conviction et laissent subsister un reste opaque. À l'évidence, la thématique de la corruption, de la charogne, de la déliquescence est omniprésente dans l'œuvre poétique de Baudelaire et plus particulièrement dans *Les Fleurs du mal*. Peut-on affirmer pour autant qu'elle y soit prévalente, hégémonique, invasive ? La réponse est loin d'être simple surtout si l'on rapproche ses giclées de mépris et de haine dans *Pauvre Belgique* à ses écrits sur l'art. *Pauvre Belgique* est l'anthologie d'un mépris insupportable, teigneux, inlassable, témoigné à l'encontre de la population d'un pays où Baudelaire, ne l'oublions pas, est venu chercher refuge, où il a tenté de se « refaire » financièrement et de ressusciter – le mot n'est pas trop fort – littérairement. Autant d'attentes qu'il fait payer au prix le plus fort à ses hôtes involontaires. Qu'on en juge par ces expressions paroxysmiques qui ne sont pas prises parmi les pires : « Les Belges font penser aux tribus chrétiennes anthropophages de l'Amérique du Sud ». Baudelaire ajoute, pris dans une véritable frénésie de souillure : « À quel échelon de *l'espèce humaine*, ou de l'espèce simiesque, placer un Belge ? ». ces phrases préfigurent la pire dégradation à venir du langage humain et surtout poétique, comme si Baudelaire entendait avilir sa propre aptitude en ce domaine par cette défécation verbale, dans cette volonté de clivage de rien de moins que l'espèce humaine et l'on sait que cette expression donnera son titre au livre de Robert Antelme, l'un des ouvrages les plus inoubliables consacrés à la « bureaucratie » hitlérienne. Sur un plan clinique, l'on soulignera d'ailleurs les résonances insensées et les incroyables réverbérations d'une injure narcissique véritablement pathologique qu'il faut savoir ne jamais sous-estimer. On en déduira l'intense investissement de la pulsion de mort dans l'esprit d'un poète qui aurait voulu être né dans un tombeau. Comment passe-t-on, mute-t-on de l'esthétique créatrice à l'extermination ? L'interdit à l'œuvre ne se contente pas d'être transgressé passivement. Il devient jouissance de transgression et par là même incite à sa répétition, selon le schéma itératif : répétition de la jouissance, jouissance de la répétition. La faculté capitale du jugement s'en trouve altérée. La Loi en question n'est-elle devenue pas le

support d'un véritable fantasme incestueux ? Poe ne dit pas « transgresser ». Il dit : « violer ». Mais pour qu'elle le soit devenue, ne faut-il pas aussi que se fût produit plus qu'un trouble, un *bouleversement* dans la civilisation provoquant les permutations tératogéniques de la pulsion de vie et de la pulsion de mort, de sorte que celle-ci se montre hégémonique, qu'elle opère à son tour comme une Loi ?

La proposition exterminatrice de Baudelaire, est-il impossible de l'éclairer par ces différentes approches ? La volonté d'*exterminer* est indissociable d'une pareille régression puisque par son échelle et par son aveuglement elle se fait expression du vide le plus total, lequel exige bien que la Loi qui l'interdit soit à son tour et systématiquement abolie, convertissant l'interdit décalogal « tu ne tueras pas » en incitation inversive, non dépourvue au demeurant d'un déco-rum esthétique puisque la conspiration ourdie se doit au surplus d'être « belle ». En ce sens l'ontogenèse de l'antisémitisme exterminateur devient indissociable de sa phylogénèse selon les schémas explicatifs élaborés par Freud dans ces essais mémorables. Le moment est alors arrivé d'évoquer un autre concept freudien, peu cité et qui reste largement à explorer : celui de *transfert héréditaire*. On le trouvera dans un des derniers textes de Freud, testamentaire biographiquement et épistémologiquement : *Analyse avec fin et analyse sans fin*. Le psychisme humain est constitué par des strates, des sédimentations dont l'intégration n'est pas parfaitement accomplie. il se représente comme un empilement de couches hétérogènes pour ne pas dire hétéroclites dont l'ambivalence « binaire » n'est qu'une des illustrations les plus élémentaires.

Que faut-il entendre exactement par le concept de *transfert héréditaire* ? La notion intersubjective de transfert a été clairement explorée et conceptualisée mais elle s'inscrit dans une relation à deux, pour ainsi dire contemporaine, qui se déploie entre des êtres inscrits dans la même génération, précise Raphaël Draï. Solliciteraient-ils les manifestations du fameux autre ? Pour valider la notion de transfert héréditaire, il faudrait admettre que se produisent des transferts forcément inconscients mais cette fois *intergénérationnels* dont le contenu constant ou même *intangibles se proroge au-delà de la durée d'une seule génération au sens chronologique*. La pérennité de l'antisémitisme relève-t-elle de ce type d'explication ? Freud écrit encore en ce sens : « ce qui une fois est venu à la vie sait s'affirmer avec ténacité. On pourrait parfois douter que les dragons des temps originaires soient vraiment morts jusqu'au dernier ».

Lire une page de Raphaël Draï vous fait entendre le rythme et la tonalité caractéristiques que vous lui connaissez tous si bien, cette voix chaleureuse, toujours pleine d'une sobre éloquence et du soleil joyeux de son enfance et de son adolescence. On y reconnaît le style de ses analyses à fleur de mots qu'il aimait tant, s'inscrivant dans la longue tradition du Midrach où c'est le mot qui est le point de départ de l'idée comme le dit si merveilleusement Valère Novarina, citée lors d'une autre rencontre par Marc-Alain Ouaknin : « Tout un livre peut provenir d'un seul mot brisé. Le mot est fermé, enveloppé, secret, enfoui, quelque chose doit apparaître de dedans – de l'intérieur du mot et pas du tout de l'intérieur de l'écrivain. Les mots en savent beaucoup plus que nous – mais il faut les prendre avec amour entre ses mains et les porter à son oreille. Les mots sont au sol, incompréhensibles et comme des noyaux. Je les ramasse, j'écoute dedans ; je les brise : apparaît une phrase, une scène, toute la construction respiratoire

du livre » ; le mot *yaréah*, la lune, est l'anagramme de *réah*, l'odeur, que *L'art de la pêche à la ligne*²⁰ était aussi un *art de la pêche à la lune*.

Grâce à l'amitié, la confiance, l'engagement, la volonté de transmission, de son cher fils Dan, notre ami, nous continuons à intégrer des textes éclairants de la culture alliée à l'intelligence et à la créativité de pensée de Raphaël, liés à notre sujet. Je suis heureux, de la présence de textes de Raphaël et de Benno dans cet ouvrage ainsi que des contributions de ses enfants Yaël et Dan, et de personnalités proches et aux responsabilités institutionnelles, qui rendent également hommage aux deux grands hommes à qui nous étions profondément attachés et qui continuent à nous marquer, à guider nos voies d'exploration de réflexion et d'action. Nos pensées les plus affectueuses vont à son épouse Sylvia, à ses enfants, à ses petits-enfants qu'il chérissait infiniment, et dont il aimait me montrer les photos, me conter les étapes, l'ainée de ses petites filles portant à l'époque la tenue de Tshal. Une magnifique famille. Nous étions dans la crainte du vide quand le chagrin de sa perte s'apaiserait. Nous admirons, nous estimons, nous aimons des hommes et des femmes rencontrés dans le cours de notre évolution, de notre histoire. Mais parmi eux, il y a ceux, très peu, nous les comptons sur les doigts de la main, qui singulièrement nous auront profondément marqué, auront décisivement participé à la construction de notre être, de notre existant en advenir, de notre vie d'homme, dont la relation nous a fondamentalement transformé et inspiré. Ceux à qui on s'adresse, avec qui on parle à l'intérieur de soi, lorsque nous sommes confrontés à une question importante dans notre vie, en premier lieu mon père évidemment, puis Pierre Fédida, et Raphaël... J'admiraï infiniment Raphaël, j'aimais cet homme, l'ami, profondément. Ma gratitude et mon affection sont infinis. Il est là au Gan Eden.

Comme il est énoncé : « En tout endroit (makom) où mon Nom sera remémoré : Je viendrai à toi et je te bénirai ». Le Sinaï se trouve en tout lieu où l'être est capable d'accueillir en hospitalité plénière un autre que lui.

Ainsi, naît peut-être l'une des questions ultimes de la Sagesse, de cette *Hokhma* évoquée par Raphaël Draï ! « Mais quelle est donc l'odeur de la lune ? » Merci pour votre patience et belle journée d'étude à tous. » *Judaïsme avec fin, judaïsme sans fin* », comme l'a écrit Yosef Hayim Yerushalmi²¹.

Que leur souvenir soit béni. À nous de mériter leur amitié sans failles, leur affection qui nous portait, à nous de nous approprier, comme le reprend Freud de Goethe, leur héritage pour mieux le posséder,

BÉNI SOIT LEUR SOUVENIR. LEUR MÉMOIRE NOUS OBLIGE

20. Ouaknin M.A. : *Dieu et l'art de la pêche à la ligne*, éd. Bayard, 2001.

21. Yerushalmi Y.H. : *Le Moïse de Freud, Judaïsme terminable et interminable*, Paris, Gallimard, 1993.



SI C'ÉTAIT JÉRUSALEM

Hommage à Raphaël Draï, et à Benjamin Gross

Sous la direction de MICHEL GAD WOLKOWICZ et de MICHAËL BAR ZVI

Entre rêve et réalité(s), entre idéal du moi et surmoi, entre symbole et symptôme, lieu transcendant du primat de l'Autre ou au contraire objet d'envie mimétique, Jérusalem actualise un enjeu imaginaire et symbolique fondamental. Cet ouvrage met à l'œuvre des questions essentielles : Comment se constituent un peuple et une identité intérieure ? Comment s'élaborent un récit et une vérité historique ? Comment se construisent le sujet politique et un certain rapport à la Loi ? Souvent détruite mais néanmoins vivante, souvent conquise mais toujours souveraine, cette capitale de la survie possède deux visages, à en croire les légendes anciennes : Jérusalem terrestre, Jérusalem céleste. L'une, visible, évoque deuil et lamentation. L'autre, insaisissable, apporte paix et éternité. Et c'est une véritable pelote d'épingles de symboles où l'espace sacré est enchevêtré entre les différentes confessions qui s'y sont disposées, faisant de Jérusalem un palimpseste. Venus de la psychanalyse, l'histoire, le droit, la littérature, l'art, la philosophie, la sociologie, l'anthropologie, la géopolitique... les auteurs de renom ici réunis s'attachent à mieux cerner les contours de cette ville qui concentre et cristallise, plus que jamais, autant de conflits et de passions.

Marc-Alain Ouaknin, Georges Bensoussan, Jean-Pierre Winter, Philippe Val, Frédéric Encel, Cyril Aslanov, Sam Tyano, Avraham B. Yehoshua, Daniel Sibony, Simon Epstein, Dina Porat, Eliette Abécassis, Shmuel Trigano, Laurence Sigal, Francine Kaufmann, Yolanda Gampel, Eran Rolnik, Marc Cohen, Michel Granek, Ilan Trèves, Jocelyn Hattab, Franklin Rausky, Viviane Chetrit-Vatine, Danièle Brun, Monette Vacquin, Éva Weil, Jean-Jacques Moscovitz, Richard Prasquier, Michèle Lévy-Soussan, Rivon Krygier, Richard Rossin, Thibault Moreau, Emmanuel Jeuland, Patrick Bantman, Évelyne Chauvet, Claude Birman, Benny Ziffer, Jacques Tarnéro, Sophie Nizard, Émile Malet, Michal Govrin, Emmanuel Navon, Eliezer Cherki...
Art : Alain Kleinmann, Gérard Garouste, Ofer Lellouche, Didier Ben Loulou,

• EDITIONS IN PRESS •



akadem
www.akadem.org
le campus numérique juif

Fondation
pour la
Mémoire
de la
Shoah

34 € TTC.

France. 978-2-84835-450-7

